

## LA PROSE ARABE À BAĞDĀD

PAR

CHARLES PELLAT

LES historiens de la littérature s'accordent à reconnaître que, si une prose arabe encore bien hésitante et imparfaite a pris naissance dès les débuts de l'Islām et s'est développée et perfectionnée, par la suite, grâce aux efforts d'un nombre croissant de savants principalement attachés aux disciplines religieuses en formation, le mérite d'avoir créé une véritable prose littéraire revient à des secrétaires de l'administration umayyade parmi lesquels se signalent 'Abd al-Ḥamīd al-Kātīb (m. en 132/750), fondateur de l'art épistolaire, et Ibn al-Muqaffa', initiateur des techniques nouvelles du genre connu sous le nom d'*adab*. Ibn al-Muqaffa' « apportait aux plus cultivés de ses contemporains, pour le fond comme pour la forme, de très grandes nouveautés. Il leur découvrait dans la langue arabe des ressources insoupçonnées. Les courtes sentences gnomiques du vieux sémitisme faisaient place, en ses écrits, au développement ample et subtil de beaux lieux communs. Aux phrases courtes et naïvement juxtaposées des prosateurs, il substituait une période articulée et nombreuse, portant, avec une aisance relative et sans trop perdre l'équilibre, toute une charge d'incidentes »<sup>1</sup>.

Par une de ces cruelles injustices du sort qui jalonnent le cours de l'histoire, ce fut précisément au début de la dynastie 'abbāside, quelques années seulement (139/757) avant la fondation de Bağdād (145/762), que ce Mazdéen converti à l'Islām fut exécuté sur l'ordre d'al-Mansūr, alors que son œuvre allait servir de modèle, ou tout au moins de point de départ, aux générations de prosateurs dont peut, à juste titre, s'enorgueillir la nouvelle capitale du califat.

Vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle de l'hégire, si la poésie de type classique est florissante et la poésie « moderniste » en voie de formation, bien rares sont encore les œuvres en prose, du moins les œuvres déjà mises par écrit, car la majeure partie des documents profanes recueillis par les maîtres reconnus font l'objet de cours publics

---

1. W. MARÇAIS, *Les origines de la prose littéraire arabe*, dans *Articles et conférences*, Paris 1961, p. 56.

dont la matière, avant d'être fixée par l'écriture, se transmet oralement, dans une langue dépouillée de tout ornement, maladroite et rustique. Ces cours, au demeurant, ne font nullement partie de la littérature proprement dite, mais il faut bien en faire état car ils contiennent la documentation fondamentale que les écrivains postérieurs s'appliquent à exploiter en se fondant sur une transmission orale puis écrite. Il conviendrait de mentionner aussi les travaux effectués par les premiers savants dans le domaine des sciences religieuses, mais nous nous en abstenons car, sans refuser systématiquement toute valeur artistique aux multiples ouvrages religieux ainsi qu'aux œuvres de caractère philosophique ou technique datant de la période du califat 'abbāside, nous devons, dans ce bref article, nous borner à y faire rapidement allusion, pour nous occuper de la prose plus proprement littéraire, qu'elle soit simple ou rimée, et de diverses ramifications de l'*adab* mis en honneur par Ibn al-Muqaffa'.

Suivant la tradition sāsānide, les premiers ouvrages d'*adab* sont inspirés par des préoccupations didactiques et s'adressent à peu près exclusivement aux grands de ce monde ; tout en se voulant distrayants et de lecture agréable, ils exposent les règles de conduite des souverains, des princes, des ministres, des hauts dignitaires, ainsi que des principes de morale, souvent illustrés par des apologues ou des anecdotes. Le premier représentant de ce genre est probablement le *Kitāb Ta'ālā wa-'afrā* du directeur du *Bayt al-Ḥikma*, Sahl b. Hārūn (m. au début du III<sup>e</sup> siècle) ; cet ouvrage, imité de *Kalīla wa-Dimna*, s'est perdu, comme ont disparu tous les autres écrits de Sahl, à l'exception d'une *risāla* sur l'avarice qu'al-Gāḥiẓ a cru bon d'insérer au début de son *Kitāb al-Buḥalā'*.

Cet *adab*, de type pour ainsi dire traditionnel, va se perpétuer et se démocratiser, en ce sens que l'on verra fleurir à Bagdād toute une série de manuels plus ou moins agréables à lire et destinés à l'instruction morale et à la formation technique de groupes différenciés et de catégories sociales de plus en plus larges : secrétaires de l'administration, *qāḍīs*, maîtres d'école, etc. L'*Adab al-Kātib* ou « vade-mecum du secrétaire de chancellerie » d'Ibn Qutayba montre comment un genre vraiment littéraire peut aboutir au simple manuel scolaire ou professionnel.

Dans l'intervalle, non seulement des genres nouveaux, tels que l'histoire et la géographie, se développent d'une manière très sensible, mais encore l'*adab* d'origine sāsānide qui, répétons-le,

visé à instruire en divertissant, se scinde en plusieurs branches, l'élément distrayant donnant naissance à un genre indépendant, et le but instructif permettant d'englober plusieurs disciplines différentes, simplement marquées d'un cachet plus aimable, moins rébarbatif. L'infrastructure de cet *adab* d'un nouveau type qui, d'iranien, devient arabo-islamique, est fournie par les traductions du pehlevi et du grec et, à un degré bien supérieur, par la masse de connaissances que les savants versés dans les sciences linguistiques ont accumulées depuis le début de l'Islām en recueillant le patrimoine des anciens Arabes, fait de traditions tribales, de proverbes, de vers, de notions empiriques ; à un second stade, les enquêteurs ont réuni le produit de leur collecte en des monographies plus ou moins savantes, plus ou moins ordonnées, mais toujours riches de matière. Avec l'extension de la fabrication du papier, cette vaste documentation commence à être mise par écrit, et les copistes la reproduisent, car elle intéresse un public assez vaste ; à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le libraire Ibn al-Nadīm pourra faire un inventaire, sans doute partiel, mais déjà effrayant par son ampleur, des monographies de ce genre, qui n'ont généralement pas été conservées jusqu'à nos jours parce que des ouvrages plus généraux les avaient rendues inutiles.

C'est, en effet, de cette masse encore hétéroclite, anarchique et bien trop volumineuse et encyclopédique pour être absorbée par les esprits les plus doués, que seront tirées les données sur lesquelles se fondera la culture arabo-islamique profane et, partout, la prose qui fleurira d'abord et essentiellement à Baġdād.

Dès lors, le premier devoir des écrivains qui sont attentifs aux besoins de la communauté dans laquelle ils vivent et soucieux de former son esprit et son goût, est d'effectuer un choix et de présenter à leurs contemporains, désireux de se cultiver sans se perdre dans les détails inutiles ou secondaires, une synthèse suffisamment riche et intelligente pour ne pas limiter l'horizon, tout en offrant l'essentiel. Si la culture est ce qui reste quand on a tout oublié, à Baġdād elle est ce qui reste quand on a éliminé volontairement l'accessoire. Le danger est que l'essentiel risque, en des mains inexpertes, d'être rejeté au profit de l'accessoire, et c'est ce qui ne va pas tarder à se passer.

Il devait pourtant appartenir à al-Ġāhiz (m. en 255/868) d'effectuer un premier criblage, assorti d'un dosage équitable et rationnel des divers éléments culturels, et de présenter une synthèse des connais-

sances utiles à l'« honnête homme » du moment. Cet écrivain prestigieux, qui a su manier la langue arabe avec une maîtrise incomparable, n'est pas baġdādien, mais il a vécu un demi-siècle dans la capitale, dont les milieux intellectuels sont nécessairement formés en majeure partie de provinciaux attirés par la cour où ils viennent chercher la consécration de leur talent. Que des poètes nés à Baṣra ou à Damas y tentent leur chance, que des grammairiens, des traditionnistes, des *fuqahā'* ou des théologiens abandonnent tour à tour leur province natale pour essayer de se faire un nom — et de gagner plus largement leur vie — auprès du souverain, voilà qui n'est nullement étonnant. Mais il est infiniment plus significatif qu'al-Ġāḥiẓ, encore obscur à Baṣra, ait été invité à écrire un traité sur l'imāmat, qu'il ait ensuite été appelé à la cour pour recevoir les félicitations d'al-Ma'mūn et qu'il ait enfin mis son talent au service des 'Abbāsides. Les poètes ne manquent certes pas dans l'entourage des souverains à qui ils consacrent des panégyriques de type classique ou moderniste, mais la poésie n'exerce plus sur les auditeurs et les sujets du calife le même effet qu'au temps des Umayyades ; maintenant, après l'« usurpation » des 'Abbāsides, il faut s'adresser à l'esprit plus qu'au cœur, convaincre au moyen d'arguments solidement développés, et pareil office ne peut être rempli que par la prose. Al-Ġāḥiẓ se fait donc l'avocat de la dynastie et écrit des opuscules qui, de son propre aveu, sont immédiatement répandus dans tout l'empire, car cette prose politique, d'un caractère tout nouveau, est, dans l'esprit des autorités, de nature à rallier à la dynastie les opposants, qui sont en majorité ; on serait curieux de connaître les résultats effectifs de cette propagande, mais ce qu'on sait, c'est qu'al-Ġāḥiẓ s'est souvent heurté à des adversaires décidés qui n'ont pas hésité à réfuter ses écrits, dans une prose hélas ! beaucoup moins artistique.

Al-Ġāḥiẓ, lui-même, va jusqu'à composer en prose des panégyriques, des satires et des élégies, concurrençant ainsi les poètes sur leur propre terrain, et ce renversement des positions des deux principaux modes d'expression est si caractérisé que, dans son bel article de l'*Encyclopédie de l'Islam* consacré à l'histoire de la littérature arabe, le professeur H. A. R. Gibb, après avoir donné la première place à la poésie au II<sup>e</sup> siècle de l'hégire, fait passer la prose au premier rang quand il aborde la période suivante.

Dans une étude sur la prose arabe à Baġdād, on ne peut s'empêcher de s'étendre longuement sur al-Ġāḥiẓ, non point à cause de l'in-

fluence qu'il exerça sur ses successeurs et qui est relativement minime, car son originalité et sa personnalité étaient trop fortes pour qu'il pût faire véritablement école, mais pour dresser une sorte de bilan de son activité, puisqu'il a cultivé à peu près tous les genres qui vont se développer dans des directions plus ou moins divergentes. *Adīb* avant tout, al-Ġāḥiḡ maintient dans une certaine mesure la tradition des *kuttāb* en écrivant plusieurs épîtres de caractère parénétiq ue accusé, mais il étend l'*adab*, au sens large, à la discipline plus spécialisée, à la critique littéraire, à la géographie et même à la zoologie, et crée finalement, grâce à son esprit d'observation, une forme d'*adab* personnelle qui débouche sur la peinture des caractères et de la société, non sans continuer de consacrer, comme on l'a vu, une part de son activité aux problèmes politiques et religieux, puisqu'il est un ardent partisan de la doctrine mu'tazilite. Ici, ce n'est plus de l'*adab*, en ce sens que l'auteur, s'il laisse percer son ironie naturelle, demeure sérieux, mais dans ses autres écrits, constamment soucieux d'instruire en amusant, il mêle plus ou moins harmonieusement, et souvent d'une manière qui nous paraît choquante, le sérieux et le plaisant, non sans tomber souvent dans la vulgarité.

Pareil mépris, avoué, de la bienséance devait se retrouver dans bien des tentatives faites par des contemporains d'al-Ġāḥiḡ en vue de créer une littérature d'imagination originale et divertissante. Elle aussi se fonde en grande partie sur la tradition profane qui apparaît, déformée et enjolivée, dans les romans d'amour dont le *Fihrist* nous a conservé les titres, mais il faut croire qu'elle répondait seulement à une mode éphémère et à des goûts passagers car il n'en reste pratiquement que quelques fragments sauvés, en particulier, par Abū l-Faraġ al-Iṣfahānī dans son *Livre des Chansons*. Outre les romans d'amour, le *Fihrist* énumère une foule d'écrits qui, à en juger par leurs titres, faisaient du burlesque, du pornographique et du scatologique des procédés littéraires sans doute aimés du public baġdādien, lequel était également friand d'historiettes, d'anecdotes et de bons mots que des amuseurs professionnels s'ingéniaient à forger pour distraire leurs clients. Des recueils humoristiques composés à cette époque, seul peut-être celui qui est attribué à Ġuḥā a survécu, mais après tant d'avatars qu'il ne reste probablement plus grand'chose du recueil original.

La plupart des ouvrages que l'on vient de signaler sont anonymes ou attribués à des auteurs par ailleurs connus, comme Abū l-'Abbās

al-Saymarī, mais rejetés dans l'ombre par al-Ġāḥiẓ dont l'activité littéraire domine toute la première moitié du III<sup>e</sup> siècle.

À sa mort, on peut considérer que la prose littéraire est pleinement constituée et qu'elle a atteint un sommet au niveau duquel les prosateurs des siècles suivants ne parviendront que rarement. L'art d'al-Ġāḥiẓ échappe en effet à toute comparaison, et les critiques du cru s'en sont bien rendu compte qui ont fait de son surnom l'emblème du génie littéraire, sans nous dire pour autant ce qui leur plaît dans son écriture, car la poésie (indépendamment du Coran, bien entendu) est, à leurs yeux, digne de faire l'objet d'une analyse stylistique.

S'il fallait, en quelques mots, caractériser le style d'al-Ġāḥiẓ, on pourrait dire qu'il se signale par l'ampleur de la période formée de phrases articulées ou d'incidentes dans lesquelles un vocabulaire d'une exceptionnelle richesse est groupé de façon à former des unités de quantité souvent égale ou voisine et de sens identique ou opposé, sans que la rime soit utilisée autrement que par accident. Il arrive qu'une phrase couvre une page entière, et ce souffle inhabituel déconcerte encore maintenant les éditeurs à qui il arrive soit d'oublier une particule indispensable à l'économie de la phrase, soit de mettre un point et d'aller à la ligne au beau milieu d'une période. Il est vrai qu'al-Ġāḥiẓ n'est pas un auteur facile et que les idées, quelque peu anarchiques, ne s'enchaînent pas toujours d'une façon très claire ; on comprend, dès lors, que l'articulation de la période échappe parfois à ceux qui ne sont pas rompus à l'analyse logique.

S'il avait su se discipliner, sa succession eût été fort difficile à assurer, mais il s'est précisément trouvé, pour occuper le devant de la scène, un esprit méthodique et ordonné, Ibn Qutayba (m. en 276/889). Bénéficiant du discrédit en lequel est jeté le mu'tazilisme depuis le milieu du siècle, cet « arrondisseur d'angles », si l'on me permet cette expression, s'efforce de rétablir la concorde au sein du sunnisme triomphant et, mettant en pratique l'adage bien connu : *ḥālīf tuḍkar* « dis le contraire et on parlera de toi », se pose en adversaire posthume d'al-Ġāḥiẓ. Fondamentalement *faqīh* et grammairien, Ibn Qutayba est loin de posséder l'ouverture d'esprit et le style de son prédécesseur ; c'est pourtant lui qui fixe les limites de la culture générale, en en restreignant le champ, tout en cherchant, semble-t-il, à développer sa composante religieuse. Al-Ġāḥiẓ, en bon Mu'tazilite, ne séparait naturellement pas la culture

religieuse de la culture profane, mais il faisait appel à la raison et à la logique pour exploiter à bon escient les trois principales sources de connaissances générales : les humanités arabes, largement fondées sur la tradition bašrienne, l'hellénisme et, dans une moindre mesure, la civilisation indo-persane. Ibn Qutayba, en bon Sunnite, met l'accent sur la stricte orthodoxie et, dans le domaine profane, s'efforce d'ordonner et de classer la documentation encore insuffisamment travaillée, ajoute des divisions et des subdivisions, en un mot systématise et domestique la culture arabo-musulmane tout en l'orientant et la dotant d'un cadre assez rigide. Plutôt insensible à l'influence grecque, il donne la préférence à la tradition kûfienne et fait à la culture iranienne, dont al-Ġāhiz se défiait à juste titre, une plus large place, ce qui n'est sans doute par pour déplaire aux scribes de l'administration qui ont progressivement perdu, au cours du III<sup>e</sup> siècle, leur prépondérance en matière de littérature. Non content de leur faire toucher du doigt leur ignorance et de leur procurer un manuel pratique, l'*Adab al-Kātib*, il offre à l'honnête homme une encyclopédie littéraire, les '*Uyūn al-Aḥbār* et, contrairement à al-Ġāhiz qui, dans le domaine de la critique, s'était borné à jeter pêle-mêle ses idées dans le *Bayān*, il consacre à la poésie de gros ouvrages parmi lesquels une anthologie bien ordonnée, *al-Ši'r wa-l-Šu'arā'*, demeurée jusqu'à nos jours un document utile, mais impose un choix quelque peu arbitraire. Il écrira même un manuel que l'on peut qualifier d'*adab* historique, les *Ma'ārif*, où il réunira les données historiques que, selon lui, un bon Musulman bien cultivé ne devrait pas ignorer. Ces ouvrages scolaires n'ont cessé de jouir, dans les milieux arabophones, d'un crédit que l'on s'explique mal et ont valu à leur auteur l'honneur d'être souvent placé sur le même plan qu'al-Ġāhiz. Et pourtant, les deux hommes sont radicalement dissemblables et s'opposent sur tous les points.

En revanche, à ne considérer que le *Kitāb al-Ma'ārif*, une comparaison sensée est possible avec un contemporain d'Ibn Qutayba, le Ši'ite al-Ya'qūbī (m. vers 288/901). Un parallèle entre les *Ma'ārif* et l'*Histoire* d'al-Ya'qūbī — qui n'est pas un historien, mais un *adīb* — révèle immédiatement chez ce dernier une largeur de vues et une curiosité pour les peuples étrangers à l'Islām qui donnent à penser que les Mu'tazilites ont trouvé en certains Ši'ites modérés les successeurs dignes d'eux.

Il se trouve, au surplus, qu'al-Ya'qūbī est également cité au nombre des « géographes ». On sait que les premiers travaux de géographie

ont été inspirés par des préoccupations administratives, politiques et fiscales qui n'ont rien à voir avec la littérature ; cependant al-Ġāḥiẓ, encore lui, avait étendu l'*adab* à cette discipline et écrit un *Livre des Pays* qui est aujourd'hui perdu mais dont les rares fragments conservés contiennent, sur différentes villes, des traditions, des récits plus ou moins légendaires, ainsi que des notations que l'on pourrait sans peine inclure dans une étude de géographie humaine. En ce domaine, le véritable successeur et imitateur d'al-Ġāḥiẓ est un contemporain d'al-Ya'qūbī du nom d'Ibn al-Faqīh dont le *Livre des Pays* est de l'*adab* pur et s'éloigne considérablement de la géographie scientifique. Au demeurant, on ne sait avec certitude si Ibn al-Faqīh était baġdādien, et l'on peut même hésiter à compter al-Ya'qūbī au nombre des écrivains de la capitale. En tout cas, le *Livre des Pays* de ce dernier est de la géographie descriptive et, à ce titre, fait un peu figure de précurseur ; cette branche de la géographie sera cultivée, au siècle suivant, par des auteurs dont le plus intéressant, al-Muqaddasī (écrit en 375/985), n'est pas baġdādien.

L'écrivain qui rappelle le plus directement al-Ya'qūbī est un autre Ši'ite né à Baġdād, al-Mas'ūdī (m. en 347/958), qui estime que l'histoire et la géographie doivent être présentées au lecteur sous une forme agréable ; sans aller jusqu'à truffer son développement d'anecdotes plaisantes, comme le faisait al-Ġāḥiẓ, il s'efforce de ne pas être ennuyeux et y réussit presque toujours ; grand voyageur et esprit curieux, il recueille dans les pays qu'il visite des informations originales, y ajoute des documents empruntés à ses prédécesseurs et reproduit le tout en soignant son style au point même que son souci d'élégance le conduit à modifier du tout au tout le sens de certains passages copiés dans d'autres ouvrages. Dans ses *Prairies d'Or*, il n'hésite pas à inclure — comme l'avait fait al-Ya'qūbī, mais avec plus d'ampleur — des chapitres sur des nations non-musulmanes et à donner, par exemple, la liste des rois de France jusqu'à son époque. De l'histoire islamique, il ne retient que les détails qui lui paraissent les plus piquants et s'abstient de relater pesamment tous les événements d'un règne. Aussi, la question de savoir si l'œuvre d'al-Mas'ūdī telle que nous la connaissons est de l'histoire et de la géographie ou simplement de l'*adab* peut-elle recevoir une réponse précise : al-Mas'ūdī est un *adīb* qui sait que l'ennui naquit un jour . . . du désir de tout dire et s'efforce d'intéresser ses lecteurs en relatant, dans une belle langue, souple et généralement claire, les faits qu'il juge les plus importants ou les plus attrayants.



Tel n'était certainement pas le cas des véritables historiens qui, soucieux d'être exhaustifs, de ne rien laisser dans l'ombre, accumulaient les traditions et donnaient à l'érudition le pas sur la littérature, bien qu'on puisse découvrir chez eux de belles pages d'anthologie : ainsi al-Balāḍurī (m. fin du III<sup>e</sup> s.) ou al-Ṭabarī (m. en 310/923), les plus prestigieux représentants de cette discipline. Un peu plus tard, cependant, al-Ṣūlī (m. 335/946) écrit des mémoires personnels sur la chronique bagdādienne, qu'il fait suivre d'un choix de poèmes composés par des princes 'abbāsides ou des poètes de leur entourage ; il rédige également, à l'intention des secrétaires de chancellerie, un *Adab al-Kuttāb*, sensiblement différent de celui d'Ibn Qutayba.

Une autre forme de l'histoire est celle que présente Abū l-Faraġ al-Iṣfahānī (m. en 356/967) dans le *Livre des Chansons*, où il réunit des vers et des *aḥbār* sur les poètes, les musiciens et les hauts personnages de la société. Cet énorme ouvrage, que l'on peut classer dans l'*adab*, est d'une haute valeur documentaire et fournit une masse d'informations que l'on ne saurait trouver ailleurs, car les sources d'Abū l-Faraġ sont en grande partie perdues.

En un sens, le *Livre des Chansons* confine à la critique littéraire, discipline qui, à cette époque, a acquis ses lettres de noblesse. Encore très flottante chez al-Ġāḥiẓ, beaucoup plus méthodique chez Ibn Qutayba, elle devient technique chez Ibn al-Mu'tazz (m. en 296/908) qui songe déjà, dans son *Kitāb al-Badī'*, à classer les figures de rhétorique, et surtout chez Qudāma (m. vers 336/948) qui compose un véritable art poétique ; un peu plus tard, Abū Hilāl al-'Askarī (m. après 400/1010), s'inspirant d'al-Ġāḥiẓ, expose méthodiquement les règles de la rhétorique arabe, tandis que son contemporain al-Bāqillānī (m. en 403/1013) s'efforce d'établir le bien-fondé du dogme de l'inimitabilité du texte coranique.

On ne trouve rien, dans ces ouvrages, sur la prose des écrivains arabes, et c'est seulement par les anthologies et les recueils d'*adab* que l'on peut se faire une idée des goûts des critiques, lesquels se bornent à citer, sans justifier leur choix, les passages qui paraissent leur plaire.

Au demeurant, après Ibn Qutayba, l'*adab* au sens strict se réduit précisément à des anthologies et des recueils où se mêlent les divers éléments de la culture arabo-islamique, où sont rassemblés diverses données sur la poésie et l'histoire, la morale, la politique, etc. ; dans l'ensemble, ces ouvrages utiles ne présentent aucune

originalité et ne font que maintenir la tradition : le *Kāmil fī l-Adab* du grammairien al-Mubarrad (m. en 285/898) en est un spécimen caractéristique.

Dans le genre récréatif, quelques œuvres de valeur sont encore produites. C'est ainsi qu'al-Tanūhī (m. en 384/944) rassemble des proverbes, des anecdotes, des traditions, des récits rapportés principalement par des juges, sur le thème de la joie après la peine, dans son célèbre *al-Farağ ba'd al-šidda*, et fait feu de tout bois pour composer son *Niṣwār al-Muḥādara*. Ibn al-Ġawzī (m. en 597/1200), bien que *faqīh*, est un *adīb* accompli auquel on ne semble pas avoir rendu justice.

L'observation du milieu social, dont al-Ġāḥiẓ avait tiré grandement parti, n'inspire qu'un petit nombre d'œuvres, qui tranchent cependant, par leur originalité et leur caractère personnel, sur le reste de la littérature faite en grande partie de citations. Al-Waššā' (m. en 322/934) s'inspire d'al-Ġāḥiẓ pour écrire en particulier son *Muwaššā'*, un livre fort séduisant sur les manières des milieux distingués, des élégants de son époque. Abū l-Muṭahhar al-Azdī (IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.) crée un genre assez nouveau en brossant un tableau de la vie et des mœurs baġdādiennes et en faisant décrire par un personnage des scènes prises sur le vif ; le rapport qui peut exister entre son œuvre et le genre de la *maqāma* est controversé et ne peut être discuté ici, mais il n'en reste pas moins que, dans l'histoire de la littérature arabe, Abū l-Muṭahhar occupe une place à part.

Quelque temps plus tard, un autre prosateur, Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī (m. en 414/1023), émerge à son tour ; il reproduit avec talent des conversations de caractère surtout philosophique, brosse des portraits spirituels et caustiques de quelques-uns de ses contemporains (notamment d'Ibn 'Abbād et d'Ibn al-'Amīd) et compose des *rasā'il* qui rappellent al-Ġāḥiẓ ; al-Tawḥīdī est, sans doute, le dernier et le plus éminent représentant de la lignée du grand prosateur du III<sup>e</sup> siècle dont il se réclame d'ailleurs et pour qui il proclame son admiration ; sa prose, très brillante, a le mérite de ne pas faire appel à la rime, à une époque où, dans les milieux qu'il fréquente, cet ornement est devenu quasiment obligatoire dans le style épistolaire et les ouvrages des secrétaires qui reprennent le dessus.

Les scribes de la chancellerie qui, sous les Umayyades et les premiers 'Abbāsides, avaient été à peu près les seuls à employer une prose soignée, avaient été éclipsés par un Ġāḥiẓ et, s'ils avaient imposé l'épître (*risāla*) comme procédé de présentation, du moins

avaient-ils dû se conformer à l'usage du moment et rédiger leurs documents en une prose simple, sans recherche excessive. Cependant, après avoir suivi cette règle, durant le III<sup>e</sup> siècle, ils furent insensiblement conduits, pour orner leur écriture, à emprunter à la poésie une partie de ses moyens et, faisant revivre la prose rimée que, par respect pour le texte coranique, personne n'avait osé employer systématiquement, à déployer une virtuosité qui ne tarda pas à tourner à l'acrobatie verbale. Ainsi les secrétaires, un moment relégués au second plan, prennent leur revanche et rédigent avec une détestable préciosité, non seulement les correspondances officielles, mais encore leurs lettres privées et leurs ouvrages littéraires. À la décharge de Bagdad, il faut dire que cette mode nouvelle qui sévit dans l'administration, se développe en dehors de la ville des califes, désormais privée de son caractère de capitale de l'empire. Les vizirs būyides Ibn al-'Amīd (m. en 360/970), surnommé abusivement le second Ġāhiz, et Ibn 'Abbād (m. en 385/995) jouissent à cet égard d'une célébrité méritée ; cependant, le grand maître de la prose rimée est Badī' al-Zamān al-Hamaḍānī (m. en 398/1007), le créateur du genre de la *maqāma* ; aucun Bagdadien ne se fera un nom dans ce genre vraiment littéraire qui sera surtout illustré au siècle suivant par un grammairien de Baṣra, al-Ḥarīrī (m. en 516/1122).

Bagdad, qui avait brillé d'un éclat sans pareil durant ce qu'il est convenu d'appeler « la première période 'abbāsīde », et au cours de laquelle s'était édiflée la civilisation islamique, avait déjà subi un rude choc sous les Būyides ; sous les Salġūqides (à partir de 447/1055), elle se contenta de vivre sur sa gloire passée ; la création de la *madrassa* Nizāmiyya (459/1067) précipita le déclin en imposant la scholastique. La prise de la ville par les Mongols (656/1258) consumma sa ruine et, dès lors, l'activité littéraire a son centre dans des pays arabophones situés plus à l'Ouest. Quelques Bagdadīens sont encore cités dans l'histoire de la littérature, notamment le grammairien 'Abd al-Qādir al-Baġdādī (m. en 1093/1682) qui participa au travail des auteurs d'encyclopédies en composant, entre autres, sa *Ḥizānat al-Adab*, mais au Caire et non à Bagdad.

\* \* \*

Les limites volontairement restreintes du présent article, et les préférences de son auteur pour la prose purement littéraire, ont fait

exclure toute l'activité religieuse, philosophique et scientifique qui eut pour cadre la capitale du califat et fut, surtout aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, d'une intensité exceptionnelle. *L'Histoire de Baġdād* du traditionniste al-Ḥaṭīb al-Baġdādī (m. en 463/1071), consacrée en principe aux savants religieux qui y vécurent, fournirait à elle seule une très large documentation à qui voudrait retracer en détail l'activité intellectuelle de la capitale et dresser l'inventaire des ouvrages en prose qui y furent écrits. Plus modestement, nous avons essayé de suivre une ligne de crêtes, passant sous silence les auteurs qui nous paraissent secondaires pour mettre en évidence les noms les plus caractéristiques. Quatre sont essentiels : le Mu'tazilite al-Ġāḥiẓ au temps du mu'tazilisme, le Sunnite Ibn Qutayba lors de la renaissance sunnite, le Ši'ite al-Mas'ūdī à l'époque qualifiée par Louis Massignon de « siècle ismā'ilien », et enfin al-Tawḥīdī qui, sous les Būyides, fait figure de franc-tireur et se voit accuser, sans doute à tort, de *zandaqa*. Dans une histoire générale de la littérature arabe, on ne trouverait guère, pour la période et les genres considérés, de noms aussi illustres, ce qui prouve à l'évidence la suprématie intellectuelle de Baġdād durant la belle époque du califat 'abbāsīde.

Une réserve s'impose cependant. Dans notre appréciation de la littérature, nous sommes les victimes du temps et des hommes qui ont détruit — volontairement ou non — une foule de manuscrits ; leur disparition nous prive des termes de comparaison indispensables et nous rend tributaires des critiques arabes, mais il est probable que ces derniers ne se sont point trompés dans leur jugement et qu'ils ont su reconnaître la valeur des œuvres de leurs ancêtres qui méritaient de passer à la postérité. Il faut seulement souhaiter que la découverte de manuscrits nouveaux permette de corriger certaines erreurs de perspective et de rendre un hommage mérité à des écrivains peut-être injustement oubliés.